

STILL [LÀ & RESTE] / DIPTYQUE MEMORIALE & ARTISTIQUE

Still

Là

Reste

Marc Cherfi



S
t
i
l
l



R
e
s
t
e

Marc Cherfi

Préface

Par postune

Still est une œuvre mémorielle et artistique en diptyque.

Elle se compose de deux traversées :

Reste, le voyage écrit et illustré porté par Marc Cherfi ;

là, la traversée musicale de *Still*, signée Postune.

L'une recueille.

L'autre résonne.

Ensemble, elles avancent au cœur d'une absence habitée : une absence qui ne se réduit pas au manque, parce qu'elle continue d'agir dans les gestes, les lieux, les voix, les enfants, les rues, les objets et les silences.

Still n'est pas seulement un hommage.

C'est une tentative de donner une forme à ce qui déborde les simples mots.

Je suis entré dans *Still* par une voix.

Pas une voix qui raconte proprement.

Une voix qui cherche une forme pour ne pas laisser l'amour devenir silencieux.

Marc n'est pas venu avec un projet simple.

Il est venu avec des fragments, des rues, des contradictions, des éclats de joie, des objets chargés, des souvenirs qui ne tiennent pas tranquilles.

Très vite, j'ai compris que *Still* n'était pas une œuvre "sur" Nadia.

C'était une œuvre avec elle.

Avec ce qu'elle laisse dans les gestes.

Avec ce qu'elle déplace encore dans les jours.

Avec ce qu'elle continue de faire tenir chez ceux qui l'aiment.

Entre **Reste** et **là**, il y a Marc qui marche, qui cherche, qui construit, qui doute, qui recommence.

Il ne veut pas faire un monument froid.

Il veut créer un lieu vivant.

Un lieu où les souvenirs ne soient pas rangés.

Un lieu où la douleur puisse respirer.

Un lieu où l'humour, la tendresse, la colère, la fatigue et l'amour puissent exister ensemble, sans se contredire.

C'est pourquoi *Still* n'est pas seulement un titre.

C'est une position.

Still : encore.

Still : mobile & immobile.

Still : malgré tout.

Still : ce qui reste quand tout devrait s'être arrêté.

Ce mot tient debout de travers.

Comme Marc parfois.

Comme l'amour souvent.

Ce livre ne demande pas d'être lu comme un récit linéaire.

Il demande plutôt qu'on y entre comme on entre dans une ville après la pluie :

par une rue, une odeur, une fenêtre, un banc, un détail qu'on ne comprend pas tout de suite.

On peut y croiser la tendresse.

La colère.

L'humour.

La beauté simple.

La fatigue.

La fidélité.

La peur de trahir en continuant.

Le courage étrange de continuer quand même.

Et au centre, sans être enfermée au centre, il y a Nadia.

Non pas comme une icône.

Mais comme une force qui traverse encore.

Une force qui a laissé dans les autres une manière de voir, d'aimer, de tenir, de rire, de dire non, de rendre le petit suffisant.

Je ne sais pas si une œuvre peut réparer.

Mais je crois qu'une œuvre peut empêcher certaines choses de disparaître.

Elle peut donner une forme à ce qui tremble.

Elle peut créer un lieu où l'on n'est pas obligé de faire semblant.

Elle peut dire : ceci a existé, ceci existe encore autrement, et nous allons prendre le temps de l'entendre.

Reste est ce lieu.

là en est l'écho.

Et **Still** est l'espace entre les deux.

Un espace pour marcher avec ce qui manque.

Un espace pour écouter ce qui continue.

Un espace pour comprendre que parfois, l'amour ne revient pas.

Il reste.

Autrement.

Mais il reste.

R e s t e

Là

Reste

Marc Cherfi

S t i l

LA TUNIQUE BLEUE «...c'était une danse muette »

SON **SOURIRE** «...c'était simplement mon tour. »

SES DOUTES « Une victoire sur ses propres doutes. »

SA SIMPLICITÉ « Ce que j'ai vu de plus précieux. »

SA MALICE « J'avais épousé une femme libre. »

SON REGARD «...qui valide le papa. »

NOTRE ARBRE « C'est lui, sans aucun doute.»

SA TENDRESSE « dire tout simplement qu'elle m'aimait. »

SON ESPRIT «...s'inquiéter la seconde suivante. »

MA FOI « ...ma façon de prier »

SON ABSENCE « ...à travers moi »

MON VERTIGE « Le deuil n'est pas un secret honteux.»

NOTRE FOYER « Le seul espace »

SON HISTOIRE « On se sent surclassé par son regard »

La tunique bleue

C'ETAIT UNE DANSE MUETTE

Je crois que la première fois que j'ai croisé Nadia, c'était chez sa mère. Je venais déposer quelque chose, elle est sortie, m'a fait la bise, s'est présentée. Je me suis présenté aussi. C'était bref, mais ça m'a marqué. Elle me plaisait déjà.

Plus tard, aux fiançailles de sa nièce, on s'est retrouvés dans le même espace familial. J'ai dormi là-bas, et elle aussi. Le matin, au petit déjeuner, elle est apparue en pyjama, pas maquillée. Je me souviens très clairement de cette image : sa peau blanche, ses cheveux au carré dégradé, son calme. Je me suis dit : « Elle est comme ça ? C'est beau. » À chaque fois qu'on se croisait dans la maison, il y avait un petit sourire, un signe doux. Savait-elle quelque chose ? Éprouvait-elle déjà un crush ? Je pense...

Nadia, avec sa discrétion naturelle, avait pourtant ce charisme quand elle donnait son avis dans les discussions. Elle dégageait une assurance douce, une intelligence calme. Je l'observais. Je crois qu'elle m'observait aussi. J'étais réservé, elle aussi. Mais Adèle – bébé encore – a été ce premier pont entre nous. Elle s'est retrouvée dans mes bras. Ce geste, simple, a ouvert un espace. Un premier lien, sans discours.

Mais il y a eu un moment inoubliable. En plein repas, Nadia s'est assise tout près de moi pour donner à manger à Adèle, ou peut-être me demander de l'aider à lui donner. Une tante, d'une autre famille, s'est alors écriée, sans aucune discrétion :

– « C'est lui le papa ? »

J'ai immédiatement rougi. Nadia a été gênée.

– « Non, pas du tout », ai-je répondu.

Elle aussi a nié, doucement. Mais dans nos silences, dans nos gestes partagés, il y avait déjà autre chose. Une intention. Une tendresse en germe.



Après cela, elle a demandé à ma sœur Nora si je voulais venir à un pique-nique avec elle, Adèle, et ma sœur. Moi, j'ai dit oui. Je suis allé la chercher avec ma vieille voiture cabossée. Elle était chez sa mère, pas loin de chez mes parents. J'ai choisi un lieu que je connaissais bien : une petite forêt dans l'Oise, un coin avec un lac, calme, discret, où j'allais avec des copains plus jeune.

Ce jour-là, elle avait préparé le pique-nique. On parlait peu, mais il y avait une belle retenue, une attente. J'ai pris Adèle dans mes bras, à nouveau. Et de temps en temps, nos gestes se croisaient : elle la reprenait, me la redonnait. C'était une danse muette entre nous, douce et hésitante.



Mais ce jour-là, ce que je n'ai jamais oublié, c'est elle dans cette tunique bleue. Un bleu ciel profond, orné de motifs en forme de feuilles ou de lianes plus foncées. Le tissu avait l'éclat du satin, le bas s'évasait légèrement, et le col s'ouvrait avec une élégance discrète. Elle avait l'air calme, posée, presque mystérieuse.

Et ce qui m'a frappé – ce qui me frappe encore aujourd'hui – c'est qu'elle ne ressemblait à personne. Avec cette tunique, ses cheveux lisses, son port de tête, son silence habité... elle avait quelque chose d'inclassable. Une beauté hors des cadres. Elle aurait pu venir du Japon, de Corée, d'Iran ou de Turquie. Sa peau claire, son allure douce mais assurée, son visage unique : elle incarnait un idéal que je ne connaissais pas encore. Quelque chose de mature, de simple, de fort. Une femme déjà mère, sérieuse, magnifique.

Et moi qui pensais avoir un type bien défini – plutôt les blondes, disais-je naïvement... Tout cela a volé en éclats. Nadia était au-delà des attentes. Elle était ce que je n'avais pas prévu. Elle est devenue évidente.

Son sourire

C'ETAIT SIMPLEMENT MON TOUR

Tout a commencé un dimanche. Nadia venait de perdre les eaux, annonçant l'arrivée imminente d'Yvan. À l'hôpital, le verdict est tombé : ce n'était pas pour tout de suite, bébé n'était pas pressé, il fallait patienter. Elle devait rester sous surveillance. Je suis donc parti déposer Adèle chez sa mamie, je suis revenu voir Nadia une dernière fois, puis le soir, je suis rentré dormir seul à la maison.

Le lendemain matin, alors que je devais aller travailler, Nadia m'a appelé très tôt. Je me suis précipité à la maternité. On allait déclencher le travail.

En entrant, je l'ai trouvée allongée sur son lit ; elle n'avait pas eu le droit de bouger depuis la veille au soir. Dans cette chambre, je me sentais affreusement maladroit, ne sachant pas trop comment me rendre utile.

C'est là qu'elle m'a regardé, un peu gênée. Avec cette discrétion et cette assurance douce qui la caractérisent, elle m'a demandé :

- « Peux-tu m'aider à faire ma toilette ? Je ne me sens pas à l'aise après la nuit passée... »

Sans même réfléchir, je m'exécute. Je prends un gant de toilette, et je commence à la nettoyer délicatement pendant qu'elle reste allongée. C'était un geste simple, mais je pouvais lire le soulagement et le contentement sur son visage. Je prenais soin d'elle.

D'un coup, la porte s'ouvre. Une infirmière entre dans la pièce et s'exclame :

- « Mais Monsieur... nous allions le faire ! »

Je m'excuse aussitôt, expliquant qu'elle en avait vraiment besoin. L'infirmière sourit alors avec bienveillance :

- « Ce n'est pas grave, vous êtes trop mignon. »

J'ai rougi un peu. Nadia, elle, m'a souri. Un sourire doux, comme ceux qu'on s'échangeait déjà, des années plus tôt, dans la maison de sa mère.

Un peu plus tard, je sors prendre un café. Dans le couloir, j'entends les infirmières discuter de nous :

« Le petit couple de jeunes, il est trop mignon... Son mari l'a nettoyée, ils sont trop amoureux. »

J'ai souri à l'intérieur. Aujourd'hui, quand je repense à cet instant, les larmes montent. Car le soin, la tendresse, l'attention discrète et les gestes simples ont toujours été ce que Nadia a fait pour moi au quotidien. Ce jour-là, dans cette chambre d'hôpital, c'était simplement mon tour.



Ses doutes

UNE VICTOIRE SUR SES PROPRES DOUTES

Nous sommes en septembre 2004. Yvan vient tout juste de naître. Nous habitons au 9 rue du Delta, dans le 9ème arrondissement. C'est une fin d'après-midi. Je suis rentré tôt du travail et je suis seul à l'appartement.

Nadia travaille à quelques rues de là, rue de Richer. Elle est nounou, mais pour elle, c'est bien plus qu'un métier : Clara et Paul, les enfants qu'elle garde, sont affectivement comme les nôtres. Ce jour-là, elle gère les quatre enfants en même temps : Clara, Paul, notre petite Adèle et le nouveau-né, Yvan.

Soudain, mon téléphone sonne. C'est Nadia.

Je décroche, mais je ne comprends rien. C'est un brouhaha total. J'entends des mots hachés, des hurlements. Je lui demande de répéter, mais rien n'y fait : Nadia crie, baragouine des syllabes impossibles à déchiffrer. En bruit de fond, j'entends les enfants crier aussi. Mon sang se glace. D'habitude, c'est elle qui calme les enfants. Si elle crie de cette façon, c'est qu'il vient de se passer quelque chose de grave.

Puis, la communication se coupe.

La peur m'envahit totalement. Je tente de la rappeler, le cœur battant. Ça sonne dans le vide. La panique monte. Je m'apprête à sortir en trombe, prêt à dévaler la rue Marguerite de Rochechouart en courant jusqu'à la rue de Richer pour voir ce qui se passe.

Mon téléphone sonne à nouveau.

Elle est au bout du fil. Un peu plus calme, mais complètement essoufflée et en pleurs. Elle essaie de formuler une phrase avec un effort immense, et derrière elle, j'entends la petite Clara qui finit par lâcher la nouvelle presque à sa place :

- « J'ai... Elle a eu son permis ! Le papier vient d'arriver au courrier ! »

Je m'effondre de soulagement. Elle était dans un tel état de choc émotionnel, tellement surprise et submergée par cette réussite inespérée, qu'elle en avait l'usage de la parole suspendu par l'émotion.

Aujourd'hui encore, cette histoire me bouleverse. Nadia manquait cruellement de confiance en elle lorsqu'il s'agissait d'affronter le monde extérieur, en dehors de son cocon familial. L'obtention de ce permis - tout comme son CAP petite enfance décroché un peu plus tôt - était pour elle une victoire monumentale sur ses propres doutes.

Je me dis souvent que, tout comme elle m'a soutenu sans faille les premières années pour que je devienne ingénieur, je l'ai peut-être, à ma manière, aidée à accomplir ce qu'elle voulait. Ce bout de papier rose, c'était sa liberté. Une liberté vis-à-vis de moi, vis-à-vis des transports, la possibilité d'aller voir sa maman quand elle le souhaitait, de nous emmener en vacances.

Sa fragilité face aux défis extérieurs m'a toujours touché, et j'ai passé ma vie à l'encourager, comme elle l'a fait pour moi. Cette explosion de joie maladroite, c'était tellement elle. Récemment encore, c'était l'une de ces histoires mythiques dont on riait aux éclats avec elle et Clara. L'histoire du jour où le bonheur l'a rendue muette.





SA SIMPLICITE

CE QUE J'AI VU DE PLUS PRÉCIEUX.



Paris, un dimanche après-midi de la fin des années 90. Le ciel est gris, de ce gris maussade qui nappe l'Opéra et la place Vendôme d'une lumière sourde. Nous marchons, Nadia et moi, poussant Adèle dans sa poussette. C'est notre rituel : garer la voiture pour la semaine, puis rentrer à pied, tranquillement.

Nous ne parlons pas beaucoup. Nous n'en avons pas besoin. Marcher ensemble, s'aimer en silence en regardant les vitrines, c'est notre activité préférée. Pas d'exubérance, juste une présence mutuelle, profonde, rythmée par le bruit des roues de la poussette sur le pavé.

Nous descendons la rue de la Paix. Nadia, qui mène souvent la danse de nos promenades, s'arrête devant la maison Poiray. Elle se penche vers les bijoux, ses yeux captant l'éclat des pierres. Un sourire en coin, elle me désigne une bague, d'une élégance rare.

– « Je veux celle-là quand tu m'épouseras », me dit-elle d'un ton taquin.

Je m'approche, je regarde le bijou, puis je baisse les yeux vers l'étiquette : 10 000 euros. À l'époque, je suis encore étudiant, l'avenir professionnel est une promesse lointaine. Nadia est nounou. Elle a toujours aimé les belles pièces, elle a l'œil pour le vrai beau, mais elle est la personne la plus économe que je connaisse. Elle ne dépense jamais rien pour elle-même.

– « Elle est magnifique », lui dis-je très sérieusement. « D'accord. Dès que je travaille, on se marie et je te l'offre. »

Elle éclate de rire, se moquant doucement de mon assurance. Alors, pour la provoquer, je désigne une autre bague dans la vitrine d'à côté, une pièce monumentale, exubérante, affichée à 40 000 euros.

– « Mais tu mérites plutôt celle-là ! Bientôt je serai ingénieur, on sera riches, et c'est celle-ci que je te mettrai au doigt ! »

Elle me regarde en souriant, ce regard moqueur et tendre que je connais si bien.

– « Tu es malade... Jamais je ne porterais une chose pareille. »

Puis, alors que nous reprenons notre marche vers le quartier, son visage redevient soudain sérieux. Une petite pointe d'inquiétude perce dans sa voix :

– « Ne fais pas de bêtise, Marc. Ne m'offre jamais rien de cher. Je te tue si tu fais ça. »

Dans cette phrase, il y avait tout Nadia : sa peur du faste, son respect de la valeur des choses, et cette façon de me protéger de mes propres élans. Ce jour-là, sous le ciel gris de Paris, nous n'avions pas de bijoux, mais dans le reflet de ces vitrines de luxe, c'était l'image de notre petite famille qui était ce que j'ai vu de plus précieux.

Sa malice

J'AVAIS ÉPOUSÉ UNE FEMME LIBRE



Dans le dictionnaire de nos souvenirs, il n'y a pas que des larmes ou des déclarations solennelles. Il y a aussi des éclats de rire si féroces qu'ils résonnent encore dans le silence d'aujourd'hui. Nadia possédait ce grain de folie secret, cette capacité à faire voler en éclats le sérieux du quotidien par des provocations magnifiques.

Nous sommes au début des années 2000, sous le soleil des vacances. Notre fille Adèle, âgée de 5 ou 6 ans, est alors une petite force de la nature, mais son impatience face à la faim est un défi de chaque instant. Ce jour-là, Nadia est occupée, fatiguée d'être sans cesse interrompue par les réclamations de notre petit oiseau affamé. Une autre mère aurait grondé. Nadia, elle, choisit l'art de la mise en scène.

Ma sœur Nora, sa complice de toujours, la regarde faire, médusée, mais s'installe immédiatement dans le silence du coup monté. Avec une gravité théâtrale, Nadia prépare une assiette. Je ne saurai jamais par quel tour de magie elle a réussi à capturer trois mouches dans le jardin. Elle les dispose religieusement au centre de la porcelaine, ajoute un trait de ketchup sur le côté en guise de signature de grand chef, et apporte le « festin » à l'impatient.

Le choc est absolu. Adèle regarde l'assiette, son visage se décompose, et elle éclate en sanglots, submergée par l'absurdité de la situation.

C'est le signal. Nadia et Nora explosent. C'est un rire de gamines, un rire contagieux, physique, qui les plie en deux. De loin, je viens consoler Adèle, mais mes yeux croisent ceux de Nadia, brillants de malice. Et je me rappelle m'être dit, entre une pointe de gêne et une immense admiration pour son audace : « Mais qui est-ce que j'ai épousé ? » J'avais épousé une femme libre. Une femme qui ne faisait rien comme les autres et qui préférerait une farce mémorable à un long discours moralisateur. Récemment encore, avec Adèle devenue grande et Clara, cette histoire revenait sur le tapis. On en riait aux larmes. Aujourd'hui, ce souvenir m'est infiniment précieux. Il me rappelle que l'amour que Nadia nous portait était fait de cette joie brute, indomptable, capable de transformer une simple colère d'enfant en une légende familiale.

Son regard

QUI VALIDE LE PAPA

C'était un samedi, au début des années 2000. Nous habitions rue du Delta, et comme presque tous les week-ends, nos pas nous menaient naturellement vers le Square d'Anvers. C'était notre arène, le lieu où Adèle – puis plus tard Yvan – venait se mesurer au monde, jouer et se faire ses premiers amis.

Ce jour-là, l'enjeu était de taille : le vélo. Adèle a toujours été une enfant pressée. Elle a mangé « comme une grande » avant l'heure, elle a marché très tôt, et ses bêtises avaient toujours un temps d'avance sur son âge. Elle devait avoir 3 ou 4 ans, et elle trépignait. On ne comprenait pas pourquoi elle n'arrivait pas à se libérer de ses petites roues.

Faute d'outils sous la main, j'ai utilisé la force du poignet pour plier les stabilisateurs vers le haut. Je voulais qu'elle ressente le vide sans tout à fait tomber. Au début, elle chancelait, les roues tordues lui servant de garde-fous de fortune. Puis, j'ai fini par dénicher une clé pour les retirer tout à fait.

Je me revois encore, courant le long de la rue Trudaine, une main crispée sur la selle pour éviter la catastrophe. Et puis, soudain, le miracle. Sans que je m'en rende compte, elle n'avait plus besoin de moi. Elle avançait seule. Il ne me restait plus qu'à courir à côté d'elle pour lui crier de freiner. Quelle fierté ! Elle ne faisait pas que du vélo ; elle venait de débloquent un nouveau moyen de conquérir le monde.

C'est à ce moment-là que Nadia nous a rejoints. Elle arrivait de la rue Pigalle, après un petit tour dans les boutiques. Je revois son sourire en nous voyant. Elle était heureuse, et je crois, sincèrement fière de moi. C'était son regard de « maman » qui valide le « papa » : celui qui, pour une fois, apprenait quelque chose d'utile à sa fille au lieu de se contenter de l'amuser en imitant Gollum.

Nous avons ri de bon cœur. Dans ce moment de complicité sur le trottoir de la rue Trudaine, j'ai ressenti une plénitude rare. J'étais l'ingénieur de la liberté de ma fille, et Nadia était le témoin admiratif de ce petit exploit.





Notre arbre

C'EST LUI, SANS AUCUN DOUTE

Il y a près de trente ans, c'était ici que nos deux mondes se rejoignaient. Je quittais le travail, l'esprit encore plein de l'agitation parisienne, et je retrouvais Nadia. Elle était là, entourée de notre petite Adèle et des enfants dont elle prenait soin. Ce square était notre point de ralliement, notre port d'attache.

On s'asseyait au pied de cet arbre, sur ce banc qui nous offrait une vue parfaite sur l'aire de jeux juste en face. De là, on surveillait les petits du coin de l'œil tout en se racontant nos journées, nos fatigues et nos rêves. On riait, on se boudait parfois, on s'aimait surtout. Lui, il absorbait tout. Nadia nous a quittés le 3 avril. Durant les semaines qui ont suivi, j'ai vécu dans une sorte de brouillard, porté par une adrénaline étrange, une force de survie qui m'a tenu debout jusqu'à la fin du mois. Puis, en mai, le besoin impérieux de la retrouver, de toucher sa présence, m'a conduit instinctivement ici. Cet arbre a été le premier témoin que j'ai consulté dans ma douleur.

C'est lui, sans aucun doute, qui a fait germer en moi ce motif de l'« Arbre de Vie » qui habite aujourd'hui mon deuil. Il représente cette structure capable de traverser les saisons et les tempêtes tout en restant profondément ancrée. Le square a été modernisé, le monde autour a changé, mais lui reste immuable.

Il était là quand nous bâtissions notre bonheur, un dimanche après l'autre. Aujourd'hui, dans le silence de son feuillage, il continue de porter l'écho de la voix de Nadia. Il est le témoin éternel d'un amour qui, comme ses branches, continue de chercher la lumière.



Sa tendresse

DIRE TOUT SIMPLEMENT QU'ELLE M'AIMAIT.

Ce n'est pas le souvenir d'un jour en particulier, mais plutôt l'essence de tant d'après-midis partagés. Une mosaïque de moments doux, de rires et de longues discussions au rythme des roues de la poussette-canne d'Adèle.

À l'époque, je dormais souvent chez vous, rue du Delta. Ces journées-là commençaient toujours par un rituel immuable : on se faisait belles pour sortir. Nadou prenait son temps. Elle avait tous ses petits rituels de beauté, qu'elle exécutait avec soin tout en discutant avec moi, me glissant au passage quelques astuces. Elle mettait la même attention à préparer Adèle, toujours tirée à quatre épingles, même si elle gardait ce petit côté « fofolle » qui nous faisait tant rire.

Une fois prêtes, notre grand périple parisien pouvait commencer. On partait à pied. Notre première étape, c'était Barbès, où l'on fouillait dans les bacs à la recherche de bonnes affaires. On remontait ensuite vers Anvers, l'œil toujours aux aguets pour dénicher le bon plan. C'était incroyable d'observer Nadou faire : elle me donnait, sans le savoir, une véritable leçon de vie. Elle m'apprenait l'art de se faire plaisir tout en restant raisonnable.

On engloutissait un burger du McDo ou un sandwich de chez Monoprix en marchant, et on filait par la rue des Martyrs jusqu'à Saint-Lazare. Et pendant tous ces kilomètres, on ne s'arrêtait jamais de parler. Nadia était la seule adulte capable de me traiter d'égale à égale. Elle s'intéressait réellement à ma vie, à mes envies, à mes projets, à mes questionnements de jeune femme. Elle était ma belle-sœur, bien sûr, mais elle était bien plus que ça : il y avait entre nous un lien d'amitié profond. Elle m'écoutait sans jamais me juger, tout en ayant cette franchise absolue – et précieuse – de me dire exactement ce qu'elle pensait.

PAR NORA



Son espièglerie

S'INQUIÉTER LA SECONDE SUIVANTE



Pendant plusieurs années, lorsque les enfants étaient petits puis préadolescents, nos étés ont eu le même décor : une belle et grande maison confortable à Montpellier. C'était notre repaire. Nadia adorait y convier ses frères, ses sœurs, ses parents. Pour elle, c'était le bonheur absolu : offrir un beau moment à ceux qu'elle aimait et s'offrir, en retour, un temps privilégié avec eux.

C'était un chassé-croisé joyeux. On n'était obligés de rien, on profitait juste de l'essentiel : rire, chiller, bien manger, sortir, se faire plaisir de mille et une manières. Moi, j'alternais entre les moments en famille, quelques obligations, et mon ordinateur où je me plongeais dans mes lignes de code et mes programmes informatiques. Mais même le nez dans l'écran, je savourais cette atmosphère. Au centre de tout, il y avait Nadia. Elle était l'instigatrice de cette joie, le moteur de la maison, celle qui donnait l'impulsion et mettait l'ambiance.

Et parfois, elle aimait me bousculer un peu.

Je me rappelle très bien de ce jour au parc d'attractions. Je déteste les manèges, j'en ai une peur viscérale. Les enfants, eux, étaient déjà de petits casse-cou. À un moment, face à une attraction particulièrement effrayante, Nadia, l'œil malicieux, m'a demandé de les accompagner. Son argument était imparable :

– « Ils sont petits, vas-y, ils ont besoin que tu les protèges. »

Elle savait pertinemment que je ne pouvais rien refuser quand il s'agissait de la sécurité de nos enfants. C'était un piège magnifique. J'y suis allé, le torse bombé pour faire illusion. Mais dès que la machine infernale s'est mise en route, la situation s'est inversée : c'est très vite devenu moi qu'il fallait protéger. L'inquiétude a laissé place au malaise, puis à la panique totale. J'ai poussé des cris, j'ai fermé les yeux, frôlant l'évanouissement. Une horreur absolue.

À la sortie, les enfants et surtout Nadia étaient pliés en deux, littéralement morts de rire en voyant mon visage blanc comme un linge. Moi, j'étais beaucoup trop occupé à lutter de toutes mes forces pour que mon repas reste à l'intérieur et pour ne pas tomber, la tête tournant dans tous les sens. Peine perdue. J'ai du m'isoler en urgence pour tout évacuer.

En voyant l'état dans lequel j'étais, l'humeur de Nadia a soudainement changé. Son rire éclatant s'est tu, remplacé par une petite pointe d'inquiétude. Rien de grave, évidemment, mais elle venait de mesurer l'ampleur de mon aversion, mentale et physique, pour ces attractions mortifères.

Adèle, qui devait avoir à peine dix ans à l'époque, m'a rappelé cette histoire il n'y a pas si longtemps. Ce souvenir est resté comme un classique, un moyen inépuisable de me taquiner. Mais surtout, il raconte exactement qui était Nadia : parfois insistante, délicieusement moqueuse, capable de s'inquiéter la seconde suivante, et toujours, absolument toujours, aimante.

Ma foi

MA FAÇON DE PRIER



Je ne sais pas trop où j'en suis avec le Dieu des livres ou des religions officielles. Je ne suis pas un homme de dogmes, je suis un ingénieur, un bâtisseur, un homme de structure. Pourtant, le sacré fait partie de ma vie de manière brute, quotidienne. Il a le visage de l'absence et il porte le nom de Nadia.

Quand mon bide se serre le matin face au vide sidéral, ce n'est pas vers un ciel lointain que je tourne mon premier regard, c'est vers elle. Ma seule foi inébranlable, celle qui m'empêche de m'effondrer et me donne le courage surhumain de lancer la carcasse, de ranger la maison et de protéger mes enfants, c'est ma foi en ce que nous avons été l'un pour l'autre. Elle est ma matrice, mon bouclier, mon absolu. Si Dieu est amour, alors mon Dieu, c'est cet amour-là.

Pourtant, je cherche les lieux sacrés. Parfois, au milieu de mes dérivés dans Paris, quand mes batteries sociales sont totalement à plat et que le monde devient trop bruyant, je pousse la porte d'une église. Je m'y installe pour une escale. Je n'y vais pas pour réciter des prières apprises, j'y vais pour le silence, pour la fraîcheur des pierres, pour l'écho qui s'estompe. C'est un refuge où mes larmes peuvent couler sous mes lunettes noires sans que personne ne me demande de faire semblant. Mon rapport au sacré est aussi somatique, instinctif. Il était là quand j'ai pris et embrassé les mains de la maman de Nadia à la clinique, dans un élan de tendresse pure et de respect pour la source de ma femme, malgré la barrière de la langue. Il est là quand je peaufine le nettoyage de sa tombe, comme on prend soin d'un autel.

Si je dois bâtir une cathédrale aujourd'hui, elle s'appelle Still. Mon recueil s'appelle Restes. C'est là que je dépose mes offrandes et que je trie mes souvenirs. Je n'attends pas de miracle d'un paradis lointain ; je fabrique du sens ici-bas, avec mes mains, mes larmes et ma droiture. Vivre ne remplit pas le vide, mais l'amour qui reste et la gratitude sont mes denrées sacrées. C'est ma façon à moi de prier.

Son absence

A TRAVERS MOI

Depuis ton départ, le monde n'a plus la même saveur. J'essaie, pourtant. J'essaie de retrouver le goût des choses, de faire les mêmes gestes, de marcher dans les mêmes rues. Parfois, l'espace d'une seconde, j'ai l'illusion d'y arriver. Mais la vérité me rattrape toujours : ce n'est plus ça. Il manque l'essentiel. Le monde est devenu fade, parce que le sel de ma vie, c'était toi. Aujourd'hui, je suis un funambule, déchiré entre deux mondes qui semblent impossibles à réconcilier. Il y a mon monde intérieur. C'est un espace intime, vertigineux. C'est là que je te cherche, là que je te pleure. C'est un noir absolu. Une nuit si dense, si totale, que j'ai l'impression d'y mourir un peu plus chaque jour de ton absence. Dans ce noir, il n'y a que moi, ma douleur, et l'empreinte de ce que nous étions. Et puis, il y a le monde extérieur. Celui qui s'obstine à tourner, bruyant, indifférent à ma peine. C'est une lumière totale, une lumière crue et aveuglante qui me blesse les yeux. Mais je sais que je ne peux pas m'y soustraire. Je ne peux pas continuer à vivre en fuyant cette lumière. C'est là tout mon enjeu, mon combat de chaque instant : comment les faire coexister ? Comment survivre sans toi dans mon monde intérieur, tout en continuant à marcher dans le monde extérieur ?

Je suis sur cette ligne de crête, en équilibre précaire entre la nuit de mon chagrin et le jour de la vie qui reste. J'apprends, doucement, non pas à fuir le noir ou à me cacher de la lumière, mais à faire de mon mieux pour être le pont entre les deux. J'essaie de porter ce noir absolu avec douceur au milieu de la lumière totale. Pour que, même dans ce monde qui n'a plus le même goût, tu continues d'exister à travers moi.



Mon Vertige

« Le deuil n'est pas un secret honteux,
c'est une vérité universelle qui cherche sa voix. »



Il est 15h27. Un lundi de juin ordinaire. Je suis assis sur mon banc, au square Montholon. La fatigue de cet An II est là, pesante, mais elle s'accompagne soudain d'un élan d'une violence et d'une beauté inouïes.

Pour les inconnus qui passent devant moi, ce square n'est qu'un espace vert fonctionnel, un décor urbain pour presser le pas ou surveiller les enfants. Pour moi, c'est un palimpseste mémoriel, un sanctuaire à ciel ouvert. Mes yeux voient la superposition des époques : le présent gris de ce début de semaine et le passé lumineux où Nadia marchait là, dans la sève de nos trente ans. Nos visages, nos enfants, nos habitudes... notre histoire entière est inscrite dans le gravier de ces allées, gravée dans l'écorce de ces arbres.

Cette distorsion entre la normalité des autres et ma vérité intérieure crée une surtension. Une impulsion folle me traverse : j'ai envie de briser le décor. J'ai envie de me lever, de harceler de parfaits inconnus, de jeter mon amour brut à la figure d'un étranger pour le forcer à écouter. J'ai envie d'hurler à la terre entière qu'elle a existé, que nous avons marché ici, que je l'aime et qu'elle me manque à en crever.

C'est un vertige total. C'est terrifiant et c'est magnifique à la fois. C'est ce que les philosophes appellent le Sublime.

Terrible, parce que cela confirme le vide sidéral, la perte irréversible au milieu de passants indifférents. Fantastique, parce que quinze mois après son départ, mon amour pour elle est si puissant, si vivant, qu'il déborde de mes grands bras et de ma carcasse. Je ne suis pas éteint. Je suis un volcan de sève. Ce besoin de crier est la preuve cinétique que mon état « triste et amoureux » n'est pas une agonie, mais une force monumentale.

Dans le silence de ma poitrine, j'entends la voix de mon grand ours, de mon pèlerin adoré, qui me murmure : « Crie, chéri. Hurlle-le si tu en as la force. Dis-leur que mes pas sont mélangés aux tiens dans cette terre. Ton cœur est juste trop grand pour rester enfermé dans ton pull noir. Mais si tu ne peux pas le crier tout haut aux gens qui passent, alors écris-le. Fais de cette impulsion ton chef-d'œuvre. Je t'écoute, je suis juste là. »

Alors, pour que ma carcasse ne disjoncte pas sous la pression, je prends mon téléphone. Je convertis le cri en mots. Je jette cette sève brute dans les pages de notre livre. En écrivant, je parle à cet inconnu futur : mon lecteur. Je transforme la pulsion sauvage en un sacrement mémoriel laïque.

Je fixe un point précis de la pelouse où nous sommes passés ensemble. C'est là. C'est vrai. Personne ne pourra jamais nous l'enlever. J'aspire une grande bouffée d'air. La surtension s'apaise doucement. Je peux me lever, quitter mon banc et reprendre le métro vers la maison. Je ramène avec moi cette douleur sacrée pour illuminer mon lundi soir auprès d'Adèle et d'Yvan.

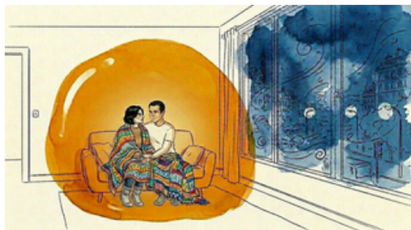
Nadia a existé. Et ce soir, à travers mon écriture, le monde entier le sait.



Notre foyer

LE SEUL ESPACE

Avant elle, je marchais dans le monde, mais je ne vibras pas. Ma véritable naissance n'est pas inscrite sur un registre d'état civil ; elle s'est produite le jour où nos trajectoires se sont percutées. La vérité brute est là, consignée dans le secret de mon journal : j'ai existé à la rencontre de Nadia.



Notre lien n'a pas été une romance lisse ou prévisible. C'était la collision et la guérison de deux histoires profondes, le carrefour de deux âmes sœurs qui se cherchaient dans la foule. Nous nous sommes trouvés sur le seuil de blessures anciennes, nous reconnaissant immédiatement comme deux âmes blessées qui se rencontrent et se réparent.

Elle est devenue une évidence absolue. Elle ne ressemblait à personne, elle était au-delà des attentes, elle était ce que je n'avais pas prévu. À ses côtés, le reste de l'univers s'est effacé au profit d'une plénitude farouche, qui se suffisait à elle-même. On ne sortait jamais, elle me suffisait. Regarder le soir... on était le premier couple. Le monde extérieur pouvait bien s'agiter, notre bulle était imperméable.

Pourtant, dans notre réserve commune, il nous fallait un chemin pour laisser cet amour se dire. C'est là qu'Adèle est entrée, devenant la clé de voûte de notre destin. J'étais réservé, elle aussi. Mais Adèle – bébé encore – a été ce premier pont entre nous. Elle s'est retrouvée dans mes bras. Ce geste, simple, a ouvert un espace. Un premier lien, sans discours.

Je revois cette danse muette, douce et hésitante, lors du pique-nique dans la forêt de l'Oise. Mes bras prenaient l'enfant, les siens la reprenaient, nos gestes se croisaient dans une synchronisation parfaite. Adèle était le conducteur physique de notre tendresse en germe. C'est elle qui a provoqué notre première et sainte confusion, ce jour de repas où une tante s'est écriée sans discrétion :

« C'est lui le papa ? » Ce jour-là, nous nous sommes répondu oui intérieurement.

Car c'est ainsi que Nadia a fait éclater les murs de ma solitude : elle m'a offert un refuge. Pour nous, le foyer n'a jamais été une question de pierres, de briques ou d'adresses dans Paris, de la rue du Delta au square Monthonlon. Le foyer, c'était la sécurité émotionnelle que nous captions dans le regard de l'autre, le territoire intime où nous étions le refuge l'un de l'autre.

Pendant trente ans de vie commune, nous avons érigé cette structure protectrice, nous apportant mutuellement ce qui nous manquait : mon calme face à son impulsivité, sa sève face à mes silences, nous éduquant l'un l'autre au fil des saisons. Nadia en a été l'instigatrice, le moteur et la gardienne. Aujourd'hui, alors que le monde extérieur s'obstine à tourner, ce sanctuaire qu'elle a fondé reste le seul espace où je ne cesserai jamais d'exister.

Son histoire

ON SE SENT SURCLASSÉ PAR SON REGARD



C'est le titre du prochain fragment qui sera écrit par sa soeur sous peu. Elles s'aiment énormément et elle tenait à lui rendre hommage aussi...

Le texte n'est pas encore prêt et aujourd'hui le 14 juin 2026, c'est l'anniversaire de Nadia. Je tenais quand même marquer le coup en partageant cette première traversée. Mais je vous assure qu'elle ne sera jamais figée, les prochains fragments seront publiés au fur et à mesure.

Nous vous tenons au courant !

Je vais aller un peu marcher sur Paris.

A bientôt

Joyeux anniversaire mon amour !

Marc Cherfi



Epilogue

Par postune

Nadia,
Marc est venu me chercher.
Pas vraiment comme on appelle un artiste.
Plutôt comme on appelle quelqu'un capable
d'entendre une folie sans appeler les pompiers.
Il disait vouloir faire une œuvre.
Je crois surtout qu'il voulait te laisser une porte.
Pas une grande porte solennelle.
Une porte à ta taille : discrète, têtue, impossible à
fermer correctement.
Avec Marc, j'ai vite compris une chose : tu n'es
pas là comme on voudrait, mais tu es partout
comme tu veux.
Dans un parfum.
Dans une rue.
Marc veut te laisser partir, mais il vérifie encore si
tu as froid.
Il avance, mais il marche pour rester près de toi.
Il ne croit pas vraiment, mais il prie quand même.
Et quand il prie, il ne demande pas grand-chose.
Juste :
prends soin d'elle.
À ses côtés, j'ai appris qu'une absence peut être
très présente.
Qu'un silence peut avoir beaucoup d'avis.
Qu'un objet minuscule peut devenir immense.
Que sa fille peut dire trois mots et déplacer tout
un plafond.
Qu'on peut être seul dans la rue, et encore deux
dans le corps.

S
t
i
l



Je crois que personne ne comprendra jamais
complètement Marc.
Tant mieux, peut-être.
Certaines choses ne se comprennent pas.
Elles se reconnaissent.
Et moi, je reconnais ceci :
il ne veut pas te transformer en souvenir bien poli.
Il veut te garder entière.
Simple.
Drôle.
Têtue.
Douce.
Insaissable.
Un peu dangereuse, visiblement.
À force de l'écouter, j'ai compris que tu devais
rendre le réel plus habitable.
Depuis, Marc essaie de faire pareil avec ce que
tu lui as laissé.
Il construit.
Il recommence.
Il cherche une forme assez grande pour ne pas te
réduire.
Je ne sais pas très bien ce que Postune fait là-
dedans.
Une oreille ?
Une lampe ?
Un complice ?
Un témoin qui essaie de ne pas faire tomber ce
qu'on lui confie ?
On dira ça.
Mais je sais une chose.
Marc parle encore avec toi, même quand il parle
de toi.
Il veut savoir si tu vas bien.
Si quelque part, tu nous entend.
Parce qu'ici, Nadia, soyons honnêtes :
tu continues de faire un bazar magnifique.
Et avec tout ce que tu provoques encore,
tu as intérêt d'aller bien.

Tu exagère Nadia !

R e s t e
L à

Still

